

PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

Correspondance

II

1961 - 1963

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR PHILIPPE DELPUECH

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE
PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

II

1961-1963

PAUL MORAND
JACQUES CHARDONNE

CORRESPONDANCE

II

1961-1963

*Édition établie, présentée et annotée
par Philippe Delpuech*

nrf

GALLIMARD

Présentation

Dans le premier tome de la correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne (1949-1960), les lettres étaient peu nombreuses au début, puis le rythme s'accroissait, à partir de 1953, et devenait quasi quotidien. Chacun avait trouvé sa cadence, son ton et ses thèmes. Le deuxième tome, aussi épais, correspond aux années 1961 à 1963, fertiles en événements politiques et littéraires : le mur de Berlin, l'Algérie, les morts de Céline, Pierre Benoit, Roger Nimier puis Jean Cocteau. Ce pêle-mêle des hommes et des événements nourrit les échanges entre Paul Morand, observateur attentif du monde, et Jacques Chardonne, curieux par nature, bien que plus sélectif.

Les deux épistoliers, en terrain de confiance, confirment et développent certains engagements à peine évoqués au cours des premières années ou volontairement omis en raison de la proximité de l'époque 1940-1944, si douloureuse. Face à cette Occupation et à cette Résistance, dont il dénonce, à maintes reprises, les aventuriers mus par un idéal généreux, mais soumis à une logique de rapines et de spoliations déguisées en actes de justice, Paul Morand apparaît comme un défenseur de la liberté, qu'il ne confond pas avec la licence, demeurant durablement l'adversaire de tout manquement à la légalité.

Il manifeste une sorte de détachement philosophique, voire de l'irrévérence à l'égard des dogmes et des appartenances, bien que le phénomène l'intéresse ; un goût pour les synthèses et les confrontations, une sorte de scepticisme roboratif, notamment vis-à-vis du Nouveau Roman ou des modes importées des États-Unis. Mais il n'hésite jamais à s'engager, chaque fois que sa conscience l'exige. Non pour flatter l'aveuglement de ceux qui veulent que tout aille bien ou que tout aille mal, mais pour aider

à améliorer ce qui peut l'être, au coup par coup, notamment le fonctionnement des démocraties. Partisan de réformes plutôt que de révolutions, convaincu que la société humaine ne sera jamais le paradis sur terre, il sait aussi qu'à tout moment les hommes ont à choisir entre deux solutions imparfaites dont l'une est, cependant, préférable à l'autre.

Bien qu'affectant une certaine distance envers le monde contemporain au sein duquel, certaines lettres le laissent à penser, il se sent un peu étranger, Paul Morand n'en demeure pas moins un homme de l'échange et du dialogue. Il lit beaucoup, publie, écrit des pièces radiophoniques, préface de nombreux ouvrages, participe à des émissions (le « Portrait-souvenir » de Proust par Roger Stéphane), cultive ses amitiés. Il fréquente régulièrement artistes, hommes de lettres, jeunes écrivains, les présente les uns aux autres, à Paris comme à Vevey, et crée entre eux des liens, participant, sans le dire, à la vie sociale et parfois politique de son époque. Dans de nombreuses lettres, il invite Jacques Chardonne à partager ses découvertes, la surprise d'une nouvelle amitié ou l'émerveillement d'une œuvre d'art. Chez Morand, le présent est toujours le mouvement pris dans la littérature : stendhalien en Italie, chardonnien à Madère, morandien à Londres où il retourne sur ses propres traces.

Pour lui la vraie parole est étrangère aux bruits des discours, car il connaît les vertus de cette parole, fragile par essence (« paroles de neige », écrit-il), et sait d'expérience ce qui la déchire et la blesse. À l'encontre des amertumes dont la vieillesse sait si aisément faire son bien, à l'opposé d'une sagesse automatiquement attachée à l'ancienneté, il demeure un étonné, un éternel nouveau venu. Étonnamment, au fil de ces échanges, il écrit à plusieurs reprises qu'il se juge tout à fait banal, paresseux et désinvolte. Il a la conviction d'appartenir au commun des mortels, curieux de tout, mais désemparé devant les événements. Ne faut-il pas voir, dans ces jugements, une coquetterie d'intellectuel et d'écrivain qui sait trop bien qu'on ne le prendra pas au sérieux, que personne ne le croira et que son œuvre dit tout le contraire ?

Jacques Chardonne, souvent déconcerté, tente de comprendre avec les mots qui sont les siens une personnalité que Paul Morand lui a décrite mais qui, à ses yeux, apparaît comme aussi complexe qu'insaisissable, telles celles de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir ou de Nathalie Sarraute. Lucide, il devine pourtant qu'on ne rapproche pas les êtres en voulant tout comprendre. Faussement isolé à La Frette, prenant la pose du sage débarrassé des émotions, il est stimulé dans ses appétits d'analyse

et de définition des êtres par sa correspondance avec Morand. Malgré une constante sollicitude, l'intelligence et le recul guident ses sentiments. Il sait ménager son indépendance tout en donnant, et alterner réserve et généreuse disponibilité. Ainsi veille-t-il à la carrière littéraire de Paul Morand, qu'il continue de couvrir d'éloges, et observe, en les recevant, les jeunes écrivains de la génération des Hussards, passant de l'un à l'autre jusqu'à trouver le spécimen idéal, « sérieux » comme lui, pour prendre sa relève. En vain, bien entendu. Chardonne tente également de faire comprendre son caractère, qu'il reconnaît déroutant, notamment à l'occasion de la mort de son fils Gérard Boutelleau.

Ces trois années permettent aussi à Jacques Chardonne de poursuivre sa réflexion sur la littérature, les écrivains et l'édition. Il s'interroge sur le véritable sens de l'écriture. Pourquoi écrit-on ? Pour se justifier, se distraire ou se défendre. L'ennemi que l'écrivain combat est une ombre, un vide. L'écriture n'a pas pour objet de combler ce vide, mais de le révéler, car à la source de toute littérature il y a une distance qui rend les choses plus évidentes. Le temps de l'écriture est présenté comme une parenthèse heureuse dans sa solitude, car pendant cette période il est persuadé qu'il ne peut pas mourir, l'acte d'écrire échappant à toute destruction. L'œuvre achevée pourra n'avoir aucun succès, son contenu pourra être démodé, rien n'effacera le geste qui l'a fait naître, parce que l'écrivain ne manipule pas des choses mais les mots qui les désignent. Pour Jacques Chardonne, écrire, c'est atteindre une éternité factice, celle du tout ou rien, mais c'est également une distraction.

Évoquant *Demi-Jour*, dernier ouvrage de cette période, il confie à Paul Morand que le vrai problème n'est pas de savoir si une écriture est plus belle ou plus riche qu'une autre, mais si cette pure apparence peut s'imposer à l'attention d'un lecteur, et si les mots, par le seul jeu de l'écriture, peuvent accéder à une opacité trompeuse ou séduisante. Comparant l'écriture et l'action, il en déduit que la première doit séduire le monde alors que la seconde ne cherche qu'à le changer. Certes, Jacques Chardonne, comme Paul Morand dans une moindre mesure, reproche à la génération précédente le caractère conventionnel du monde qu'elle décrit. Le progrès en littérature a l'aspect d'un retour à la source et, malgré les apparences, ne se propose pas d'ajouter à ce qui a été dit, mais de le dire autrement, mieux, plus court, sans tomber dans le piège du prédécesseur.

Jacques Chardonne ne pense pas que les écrivains des années 1960

soient plus intelligents que ceux du passé, ni frappés de stérilité, comme le laisse parfois supposer la critique. Si la littérature d'Alain Robbe-Grillet ou de Michel Butor est abstraite, ce n'est pas parce qu'ils ignorent les lois du destin, mais parce que le roman a fini par devenir l'histoire de son surgissement, par se rencontrer lui-même. Ce que Chardonne déplore, ce n'est pas la disparition d'un attachement tenace aux vieilles traditions romanesques, mais le fait que les romanciers, en se détournant de leur objet, tombent dans le vide. Ce vide, selon son analyse, tient au fait qu'ils méconnaissent le caractère fondamental de la littérature, c'est-à-dire l'art de la parole, donc de l'expression. Il accepte mal que ces romanciers utilisent des procédés nouveaux pour détourner la littérature de son sens narratif, ce qui aboutit à faire passer insidieusement le récit avant l'événement récité, la modification avant le monde en train de se modifier. Le constat que des écrivains tels que Françoise Sagan ou Antoine Blondin, Roger Nimier ou Bernard Frank sont peu préoccupés de technique en fait, pour lui, des écrivains de la difficulté d'être, du refus et de la réclusion. D'où cette question, lancinante, qu'il pose dans de nombreuses lettres : écrire et publier est-il encore une solution ?

Évoquant à maintes reprises son projet d'une « Histoire de l'édition », qui ne verra jamais le jour, Jacques Chardonne montre à l'endroit des éditeurs une certaine amertume. La concentration qui s'exerce dans le monde de l'édition, même si elle respecte les autonomies de goût, même si elle ne touche pas aux singularités et aux styles, n'en induit pas moins un inévitable regroupement des diverses initiatives. La réalité de la puissance économique appartient au distributeur de livres, à mi-chemin entre la production littéraire et la librairie. Ses commentaires sur Les Presses de la Cité sont révélateurs.

Dernier aspect de cette analyse, et pas le moindre, la critique. Qu'il s'agisse d'estime, de pure littérature ou d'ambition, elle a, pour Jacques Chardonne, un rôle à la fois déterminant et ambigu. Entre la publicité et les mondanités d'une part, et la presse écrite, d'autre part, où se trouve la véritable critique ? Un billet du *Figaro* est-il plus efficace qu'un article de *L'Express*, qu'une chronique de *La Nouvelle Revue française* ou une note de lecture dans *Arts*, sachant que le livre recommandé ne doit pas dépayser le lecteur de la revue où s'exerce la critique ?

La correspondance de ce volume, plus régulière que la précédente, se lit finalement comme un roman de la vie et comme un véritable dialogue, avec son jeu de questions et de réponses, son suspense, sa drôlerie,

son pathétique et ses mises en scène. La mort de Roger Nimier, en septembre 1962, vient bousculer une conversation qui devenait confortable : le rythme s'accélère encore. Paul Morand, déboussolé, revisite le passé et les amitiés disparues, avec pour dernier témoin cet étrange ami, Jacques Chardonne.

Philippe DELPUECH

Note sur le texte

Ce deuxième tome, couvrant la période 1961-1963, comprend 855 des 995 lettres échangées entre Paul Morand et Jacques Chardonne et conservées, sauf mention contraire, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Comme pour le premier tome, leur présentation a été unifiée. Les titres d'œuvres et de revues figurent en italique, ceux des articles ou des textes publiés entre guillemets. Les abréviations de mots, sauf certaines indéchiffrables, ont été complétées. Celles des noms propres, mentionnées parfois sous la forme d'initiales, ont été maintenues dans le corps de la lettre et développées en note, à l'exception des cas où, pour respecter la vie privée des personnes citées, ne demeurent que les initiales ou, à quelques rares occurrences, pour éviter toute identification, la lettre X. Le signe [...] a été utilisé pour les mêmes raisons dans certains courts passages, ou bien en remplacement de post-scriptum d'intérêt moindre. Encore une fois, cela a été fait avec parcimonie.

Les inadvertances de plume, fautes d'orthographe, erreur ou omission de ponctuation ont été corrigées (Jacques Chardonne reconnaissait lui-même une orthographe déplorable), sauf celles, volontaires, soulignant un fait significatif, ou bien, involontaires, illustrant les habitudes orthographiques des épistoliers. Il a été procédé de même pour les titres de livres ou de revues, parfois incomplets ou inexacts.

En dehors des titres, les mots ou expressions soulignés d'un trait dans le texte manuscrit ont été reproduits en italique, de trois traits marqués par un simple soulignement, afin de garder le caractère drôle, absurde ou important que chacun voulait leur apporter.

Pour certaines lettres, non datées, les indications contenues ont per-

mis de corriger cet oubli, la date figurant alors entre crochets, selon l'usage. Dans quelques rares cas, la date ne correspondant pas au jour indiqué par l'auteur, la correction a été effectuée, sans toutefois la faire apparaître en note.

La présentation typographique des lettres — l'objectif étant de donner un texte fidèle aux originaux et aussi lisible que possible — a été harmonisée, notamment lorsque les tirets, points-virgules, guillemets et parenthèses rendaient certains passages incompréhensibles. Les majuscules en tête de phrase, parfois fantaisistes, ont été généralisées.

Malgré une lecture attentive, certains mots (fort heureusement peu nombreux) n'ont pu être déchiffrés et figurent donc sous la mention « *mot illisible* » entre crochets.

Enfin, pour les expressions anglaises, allemandes, espagnoles ou latines, la traduction, sauf dans les cas où il s'agit de néologismes, n'a été faite que lorsque la compréhension de la phrase l'exigeait.

Ce volume n'aurait pas été possible sans le soutien de Mme Elvire de Brissac et la volonté de M. Antoine Gallimard. Notre gratitude va également à Mme Danielle Mincio, conservatrice des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui a répondu avec complaisance à toutes nos demandes. Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Ph. D.

Philippe Delpuech (1944-2005), diplômé de l'Institut des sciences morales et politiques, fut administrateur à l'Assemblée nationale de 1974 à 2004. Chez Gallimard, il a travaillé à l'édition d'œuvres d'André Malraux, notamment dans la Pléiade. Ses dernières années furent consacrées à l'établissement du texte de la correspondance Paul Morand-Jacques Chardonne.

Nos remerciements à M. Michel Déon, de l'Académie française, et à M. Christian Millau pour leurs précieux conseils.

Avertissement de l'éditeur

Les auteurs avaient décidé que leurs lettres ne pourraient être lues avant l'an 2000, afin d'épargner la sensibilité de ceux qu'ils évoquaient avec la plus grande liberté de ton et d'esprit, pour le meilleur et pour le pire. Ce délai passé, nous les présentons au lecteur avec le moins d'aménagements possible, afin d'en préserver la valeur de témoignage, tant littéraire qu'historique.

CORRESPONDANCE

1961

1 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

1^{er} janvier 1961

Cher ami,

Vous avez reçu ou vous allez recevoir l'étonnant numéro de Noël de *La Revue des Voyages*. Caracalla¹ a suivi mes conseils. Jusqu'ici le caractère pour les textes était trop petit ; il faut ménager les yeux ; on n'a pas si fort le goût de la lecture. Cette fois, il va, quelquefois, un peu trop loin.

Une vérité saute aux yeux, pourtant subtile, à cette lecture. Il y a de bons ouvriers de la phrase, qui font leur métier, qui ont leur place dans les lettres, comme les manœuvres dans la société ; il y a les véritables écrivains. Aucun rapport entre les deux espèces.

Écrivains, dans cette revue, j'en vois deux : vous et Josette². Peut-être, peut-on ajouter Cocteau. Tout le reste, sans exception, de simples ouvriers, quelquefois de l'Action française.

Pour faire la différence, il faut être en rapport avec les Dieux. Vous savez faire entrer l'érudition dans les Beaux-Arts, comme tout ce

1. Jean-Paul Caracalla (né en 1921). Entré en 1947 à la Compagnie des wagons-lits, il relance *La Revue des Voyages*, en publiant des grands écrivains du monde entier (1951-1970). *Les Exilés de Montparnasse (1920-1940)*, Éd. Gallimard, 2006.

2. Josette Day (1914-1978), de son vrai nom Josette Dagory, proche amie de Paul Morand puis épouse de Maurice Solvay, fut notamment la principale interprète de *La Belle et la Bête* dans le film de Jean Cocteau et René Clément avec Jean Marais (1946).

que vous touchez. Magie perpétuelle. Ma vie ne suffira pas pour vous admirer.

Je ne sais qui a corrigé le texte de Josette. Pas moi. Elle est douée. Elle est un écrivain. Pas les autres. C'est un malheur pour elle qu'elle m'échappe ; j'aurais pu lui être utile.

Il y a des auteurs qui se vendent en ce moment à cent mille. Moi-même, j'ai connu cela. Je crois bien que *Claire*¹ s'est vendu à 300 mille. Cela n'est rien. Cette foule achète un livre comme elle achète des oranges. Là-dedans, deux mille à peine sont des lecteurs. Tout se passe (ce qui compte) avec ceux-là. Nous ne les connaissons pas. Aujourd'hui, nous n'avons à faire qu'avec ceux-là.

Saison des cadeaux. Nous n'en faisons aucun. Nous en recevons. On se passe, de mains en mains, les cadeaux. À La Frette, grande accumulation, très nocive, de chocolats. Je n'en ai distingué qu'un seul : un tout petit paquet de cigares, de mon voisin le tailleur. Il est alsacien. Sans doute des cigares allemands, très doux, parfait.

Selon mes avis (Caracalla fait tout ce qu'on lui dit) un énorme « service de presse » sera fait à Paris pour ce numéro de *La Revue des Voyages*.

Votre
JC.

2 – JACQUES CHARDONNE À PAUL MORAND

4 janvier 1961

Cher ami,

Le point le plus chaud, en hiver, Afrique du Nord comprise, c'est Menton. J'ai trouvé la neige à Touggourt. Il faut aller à Brazzaville. Mais un hiver brillant, si on a un peu de feu dans la maison, c'est bien différent du nôtre. Il faut sentir un peu l'hiver. « L'occidental » est sûrement un produit des quatre saisons.

C'est Fraigneau² qui est dangereux : tout ce qu'il dit est faux. Pour

1. Éd. Grasset, 1931.

2. André Fraigneau (1905-1991), écrivain et éditeur, figure tutélaire des jeunes Hussards.